

PAUL ROUX

SECRETS MORTELS



FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

PAUL ROUX

SECRETS MORTELS

Roman

À Caroline et Angélique.

**FRISSONS**^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS



1

Visions d'enfer

Je suis terrifié. Dissimulé derrière un arbre, j'observe l'homme, qui me tourne le dos. Il s'acharne à creuser entre les racines. La pluie abondante qui s'abat sur nous rend le sol boueux et instable. Le type est nerveux. Ses gestes sont désordonnés et il glisse à plusieurs reprises, mais cela ne le décourage pas. Il se relève et redouble d'ardeur. Plus il agrandit le trou, plus son impatience augmente. Il grogne et marmonne, frustré de ne pas trouver ce qu'il cherche. Qu'espère-t-il dénicher au fond de notre jardin ? Pétrifié, je n'ose pas intervenir, de peur qu'il retourne sa colère et sa rage contre moi.

Soudain, sa pioche s'enfonce dans quelque chose de dur. Excité, il saute et s'agenouille dans la fosse.

SECRETS MORTELS

De la main, il nettoie la surface de l'objet, puis il en dégage les côtés. D'où je suis placé, j'aperçois une caisse en bois de la grosseur d'un cercueil. À sa réaction, j'imagine qu'elle contient quelque chose de précieux.

À l'aide de son outil, il arrache le couvercle de la boîte. À moitié pourries, les planches volent en éclats. Quelque chose bouge à l'intérieur. Effrayé par ce qu'il découvre, l'homme bondit hors du trou en hurlant. Semblable à un spectre, une vieille femme se lève et sort de la boîte. Elle avance vers lui, le regard vide. Ses vêtements sont en lambeaux et son apparence est repoussante. Elle n'a plus de lèvres ni de paupières.

Subitement, l'étrange dame s'immobilise et pointe un doigt accusateur vers moi. Surpris, je recule de quelques pas. L'homme se retourne et me dévisage avec insistance. Le visage noirci par une brûlure, il est méconnaissable. Le regard dur, il brandit une arme dans ma direction. Affolé, je me réfugie derrière un arbre, puis je m'élanche vers la clôture. Il n'y a pas d'autre issue dans le jardin, c'est ma seule chance de lui échapper. Cependant, la palissade n'est pas facile à escalader. Les planches de bois sont rugueuses et la pluie les rend glissantes. Je m'écorche les genoux et une écharde pénètre dans la paume de ma main. Ça fait très mal. J'en perds l'équilibre et je tombe

sur le dos. Ignorant la douleur, je réessaye et je parviens à me hisser en haut des planches.

Je sursaute. Un coup de feu retentit, suivi d'un cri étouffé, puis d'un bruit de chute. J'entends courir. J'en déduis que, après avoir tiré sur la vieille femme, le forcené se lance à ma poursuite. N'ayant pas d'autre choix, je saute dans la cour du voisin, celle où son molosse est attaché.

J'ai de la difficulté à avancer. Parsemé de cailloux, le sol est inégal. Trébuchant sur l'un d'entre eux, je me tords la cheville. Inquiet, je regarde autour de moi, craignant de voir le chien apparaître.

Rien ne bouge. Je poursuis mon chemin à quatre pattes, en écartant les plus grosses roches de la main. Horrifié, je m'aperçois que, parmi ces pierres, il y a de petits ossements. À la forme des crânes, je comprends qu'ils proviennent des carcasses de félins et de rongeurs, que l'affreux cabot a dévorés.

Je dois sortir d'ici au plus vite. Trop tard. Derrière moi, j'entends un grognement. Le pitbull est là, sans collier ni laisse pour le retenir. La gueule ouverte, il est prêt à bondir. Pour me défendre, je ramasse une pierre, mais la bête est plus rapide. Elle se rue sur moi et plante ses dents dans mon mollet. La douleur est atroce. Je hurle et je me débats, frappant l'animal à coup de poings et de

talons. Cela n'arrête pas le chien qui, cette fois, essaie de me mordre au visage. Je le saisis à la gorge, pour l'empêcher de m'atteindre. Seulement, il est beaucoup plus fort. Étendu sur moi, il m'écrase de tout son poids et m'immobilise au sol. Ses dents claquent à quelques centimètres de ma joue. Je sens son haleine puante et sa bave m'éclabousse. J'ai mal partout et mes forces me lâchent. Je ne tiendrai plus très longtemps.

Soudain, le molosse est secoué d'un tremblement et s'écroule, transpercé par une balle. Projetant la carcasse de la bête sur le côté, je me dégage. Je respire mieux, mais ma jambe me fait terriblement souffrir.

Au sommet de la clôture, le type m'observe, son arme pointée vers moi. L'air mauvais, il sourit. Il sait que, malgré sa terrible brûlure au visage, je l'ai reconnu. J'en sais trop pour qu'il me laisse vivre. Pendant que l'homme enjambe la palissade, je tente de me relever. Ma blessure m'élanche, j'ai de la difficulté à marcher.

C'est alors que le vent se lève et que la pluie recommence à tomber. L'individu se rapproche rapidement, j'essaie de m'enfuir, mais je n'y parviens pas. Mes bottes sont enlisées dans la boue. Le type s'avance vers moi et sourit, l'arme au poing.

Je le supplie de ne pas tirer. Sourd à ma détresse, il presse la détente.

D'étranges apparitions

D'un coup sec, j'éteins mon réveille-matin. Bouleversé par ce nouveau cauchemar, je me redresse dans mon lit.

Pour me calmer, j'inspire et j'expire longuement à plusieurs reprises. J'éponge mon front. Je suis en sueur et ma gorge est sèche, comme à chaque fois que je refais ce maudit rêve. Certains détails changent parfois, mais la scène se termine toujours par ma mort. Je sais que ces visions sont causées par ce que j'ai vécu ces derniers mois. J'ai tellement eu peur en découvrant ce qui était enfoui dans notre cour et en enquêtant sur ce mystère. Mais cette affaire est maintenant résolue. Je ne comprends pas pourquoi elle m'obsède encore à ce point.

SECRETS MORTELS

Un bruit familier chasse mes sombres pensées. Mon chat se frotte contre la porte et miaule avec insistance. Je lui ouvre. Il se faufile aussitôt dans la chambre et saute sur le lit. Je le caresse.

— Salut, Tornade. Tu as de la chance, toi, tu ne fais jamais de cauchemar.

L'animal se couche sur le dos et se met à ronronner. Je lui frotte le ventre un instant, puis je me dirige vers la salle de bain pour prendre une douche. Ça m'aide à faire le vide et à me calmer.

Je suis surpris lorsque je retourne dans ma chambre. La porte est fermée. Je me souviens pourtant de l'avoir laissée ouverte pour le chat, qui a tendance à faire ses besoins n'importe où dès qu'on l'enferme. J'ouvre, en m'attendant au pire.

Aucune odeur suspecte et nulle trace du chat. Je regarde partout.

— Tornade, où es-tu ? Montre-toi, mon minou.

Rien. Songeur, je m'assois sur le lit. Sentant que j'écrase quelque chose, je me relève d'un bond.

— Tornade, pourquoi tu es caché sous les draps ?

Je soulève la couverture. Ce n'est pas mon chat, mais une peluche de félin, dont les yeux ont été arrachés et la tête coupée et recousue avec du gros fil rouge. Choqué, je n'ose la toucher. Saisissant ma pantoufle, je fais tomber

le répugnant jouet au sol. Je frémis en découvrant deux lettres peintes en noir dans son dos : TW. Ce sont les initiales de Tom Wilson. Angoissé, je regarde nerveusement autour de moi. Mon esprit s'enflamme à la seule évocation du nom de cet homme, qui a tué et enterré plus d'une trentaine de félins dans mon jardin. Une sombre affaire qui s'est conclue par la mort suspecte d'une vieille dame et par sa disparition.

Je panique. L'intrus est peut-être encore dans la maison. J'ai besoin de quelque chose pour me défendre. Dans un coin, j'aperçois mes patins à glace. J'en attrape un. La lame est effilée et coupante, ça me rassure. Je m'apprête à sortir de ma chambre lorsqu'un faible bruit attire mon attention. Cela ressemble à un râle ou une plainte. Je retiens ma respiration et j'écoute. Le bruit se rapproche et augmente lentement. Il semble provenir de mon garde-robe et me rappelle le miaulement d'un petit chat.

Tandis que je m'approche, le miaulement s'intensifie. Soudainement, ce n'est plus un chat, mais deux, puis trois et quatre, qui se lamentent dans ma penderie. Et les voix continuent de se multiplier. Secouée, la porte vibre à sa base. Les félins poussent pour l'ouvrir. J'ai l'impression de vivre un autre cauchemar. La main sur le métal froid de la poignée, je suis pourtant bien éveillé. J'hésite à ouvrir le placard, de peur qu'ils m'attaquent. J'ai une

furieuse envie d'appeler ma mère au secours, mais je ne veux pas crier. J'ai peur que ça les énerve davantage. Un feulement plus puissant et agressif que les autres me fait alors sursauter. Ça cogne de plus en plus fort dans la porte. C'est épouvantable. On dirait qu'une énorme créature cherche à se libérer. Pour éviter que toutes ces bêtes ne se répandent dans la maison, je décide de la bloquer avec une chaise. Puis, je descends à la hâte chercher de l'aide. Je fais le tour des pièces.

— Maman ! Maman !

Elle n'est plus là. Saisissant mon cellulaire, je lui téléphone. Elle ne répond pas. Même chose pour mon père. Je suis indécis : je sors de la maison ou j'appelle le 911 ? Mes pensées sont interrompues par un bruit de chute à l'étage. Ils ont fait tomber la chaise et réussi à se libérer. J'entends remuer, cogner, puis soudain, plus rien. Immobile au bas de l'escalier, j'observe, prêt à fuir dès que les animaux atteindront les marches. Mais rien ne se produit. À la place, j'entends un faible gémissement, comme si quelqu'un souffrait là-haut. Ce ne peut être que ma mère. Les félins l'ont sûrement blessée.

Toujours armé de mon patin à glace, je monte les marches à toute vitesse et je fonce dans ma chambre, d'où proviennent les plaintes. La porte de la penderie est grande ouverte.



3

L'obsession

A basourdi par ce que je découvre, je reste sans voix. Assis dans ma penderie, Francis me regarde en riant. Son cellulaire à la main, il joue avec le volume de l'appareil, pour faire résonner un concert de miaulements. Et il frappe le sol de ses talons, pour amplifier l'illusion d'une bande de chats enragés.

— Tu ne t'attendais pas à ça ! plaisante-t-il en se relevant.

Je suis furieux :

— Francis, qu'est-ce que tu fous dans mon garde-robe ?

Mon ami sourit, fier du mauvais tour qu'il vient de me jouer.

SECRETS MORTELS

— Ne te choque pas, c'est juste une farce. Tu ne t'es douté de rien ? Quand j'ai commencé à gémir, j'étais certain que tu allais deviner que c'était moi.

J'enrage.

— J'y ai cru. J'ai vraiment eu très peur !

— C'était le but !

Ce garçon est parfois très agaçant.

— Tu n'es pas fatigué de me faire des blagues débiles ?

— Pas du tout, ce sont les meilleures ! réplique-t-il, en appuyant sur l'application de cris d'animaux qu'il a téléchargée pour l'occasion.

Il me tape sur l'épaule :

— D'autant plus que tu te fais avoir à chaque fois !

Il m'énerve !

Ramassant la peluche, il arrache le fil rouge d'un coup sec. La tête tombe et roule au sol. D'un coup de pied, il la propulse de l'autre côté de la chambre.

— Calme-toi, Raphaël. Notre enquête sur le tueur de chats est terminée depuis plus d'un mois. On peut maintenant en rire.

— Qu'un type tue une quarantaine de chats et qu'il les enterre dans ma cour, je ne trouve pas ça drôle. Tout cela nous a entraînés dans une aventure mouvementée et dangereuse, qui aurait pu mal finir.

Je me souviens de la peur que j'ai ressentie lorsque nous nous sommes retrouvés piégés dans la camionnette de Tom Wilson. Je me revois en train de l'assommer avec une bouteille, pour libérer mon ami. Envahi par ces désagréables souvenirs, je poursuis :

— Et que l'auteur de ce carnage se soit évaporé dans la nature après que sa maison a brûlé, je trouve ça angoissant. Et puis, il y a la mort suspecte de sa meilleure amie, madame Larose.

— Comment ça, suspecte?! s'exclame Francis. Elle est tombée dans l'escalier.

— À ce qu'il paraît... mais j'en doute. Tout ceci est peut-être relié au coffre qu'on a découvert le mois dernier en nettoyant le jardin des carcasses de chats.

— La malle qui contenait un pistolet et quelques autres objets mystérieux? Elle est maintenant dans les mains des policiers. Ils vont sûrement enquêter sur l'origine de cette arme, mais cela ne nous concerne plus. C'est terminé pour nous, il faut oublier cette affaire.

Il n'a pas tort. Cette histoire m'obsède, au point d'en faire des cauchemars. Il faut que je me change les idées.

— Tu as raison! Parlons d'autre chose: comment tu as fait pour te cacher dans mon garde-robe?

— C'est grâce à ta mère. Elle s'en allait courir avec son amie lorsque je suis arrivé. Elle m'a laissé entrer,

à condition de te rappeler de prendre ton petit déjeuner avant de partir.

Passant sa main dans mes cheveux encore mouillés, il continue :

— Par chance, tu prenais ta douche. C'était l'occasion idéale pour passer à l'action. Alors, je suis monté. Tu connais la suite.

Sacré Francis ! Il a beaucoup d'imagination et il aime bien me taquiner. Seulement, ses blagues sont parfois de mauvais goût. Mais c'est mon meilleur ami, je ne lui en veux pas.

— Pour te racheter, prépare-moi un bol de céréales pendant que je m'habille. Et n'oublie d'y ajouter des noix et des tranches de bananes.

— D'accord. On se retrouve en bas.

— Mais avant, ramasse la tête de ta monstrueuse peluche et fais-moi disparaître tout ça.

— Tout de suite, Raf.

Il s'empare de l'objet et sort de ma chambre. Je m'assois sur le lit, pensif. Je me revois en train de creuser un trou au fond du jardin pour enterrer Figaro, mon chat. Et la macabre découverte qui s'en est suivie. Malgré le danger, j'ai beaucoup aimé enquêter pour résoudre les énigmes avec l'aide de Chanelle et Francis. Cela nous a permis de comprendre ce qui était arrivé à ces pauvres félins.

L'appel de mon ami me ramène à la réalité.

— Raphaël, c'est prêt!

— J'arrive!

Je m'habille à la hâte et je descends rejoindre mon ami dans la cuisine. Il m'accueille comme un serveur de restaurant.

— Votre commande est prête. Bon appétit, monsieur!

— Très drôle!

Quelques minutes plus tard, mon père arrive.

— Salut, les garçons! Tout va bien?

— Oui, Pa.

— Tu es libre cet après-midi, Raphaël? J'aurais besoin de toi pour réparer une partie de la clôture et ramasser les débris autour de la maison et dans la cour.

Je grimace. C'est le genre de corvée que je déteste. Cependant, j'ai une excellente excuse pour y échapper aujourd'hui.

— Désolé, papa, on a prévu d'aller étudier chez Chanelle. On a un travail de groupe à terminer et deux gros examens en français et en math à préparer.

— Je suis d'accord, les études passent en premier. Demain, alors.

— Euh... OK, on fait comme ça.

Je sors de la maison, frustré à l'idée de passer mon dimanche à nettoyer le terrain. Francis l'a compris, nous

SECRETS MORTELS

marchons un moment en silence. Nous traversons le parc, en contournant les flaques d'eau et en enjambant les branches cassées. Un orage violent a fait des dégâts pendant la nuit et plusieurs secteurs sont toujours sans électricité. Le ciel est gris et nuageux.

Subitement, je me retourne. C'est étrange, j'ai la sensation d'être observé. Je remarque une voiture noire stationnée de l'autre côté de la rue. Les vitres sont teintées, mais je distingue la silhouette d'un conducteur, qui pointe un appareil photo dans ma direction. Intrigué, je me dirige vers le véhicule pour tenter d'identifier l'individu. L'homme ne me laisse pas le temps d'approcher. Il démarre et s'élançe à vive allure vers nous.



4

La scène de crime

La voiture fonce sur moi. Je fige, mais Francis agrippe mon sac à dos et me tire par en arrière juste à temps. L'automobile passe à quelques centimètres et s'éloigne dans un nuage de poussière. Les jambes molles, je m'assois sur le trottoir. Inquiet, mon ami s'accroupit devant moi.

— Tu es blessé, Raphaël ?

— Non, ça va, mais j'ai eu très peur.

— Ce type est dangereux ! Tu crois qu'il l'a fait exprès ou que c'est un accident ?

— Je ne sais pas, tout s'est passé trop vite. Je pense qu'il nous prenait en photo et qu'il a paniqué lorsque je m'en suis aperçu. Mais je n'en suis pas sûr, ce n'est peut-être qu'un chauffard. À moins que...

SECRETS MORTELS

— Tu as vu son visage ?

— Non, j'ai seulement aperçu sa silhouette une demi-seconde. L'homme semblait grand et fort. Sa taille et son allure m'ont fait penser à Tom Wilson.

— Tu penses que c'était lui ? s'inquiète Francis.

— Ce n'est qu'une impression, je ne peux rien affirmer. Cependant, je ne vois pas pourquoi Tom m'espionnerait. Il n'a aucune raison de se comporter comme ça avec moi.

Méfiant, nous poursuivons notre chemin en marchant le plus loin possible de la route et en surveillant les voitures.

Une dizaine de minutes plus tard, nous atteignons la maison des Lacroix. Elle est située dans une impasse et n'est pas visible de la rue principale. Dissimulé par des sapins, le chemin qui y conduit est aujourd'hui obstrué par un arbre. Le tronc cassé, il a été abattu par une violente rafale. Je me retourne vers Francis.

— Tu étais au courant ?

— Pas du tout. J'ai envoyé un texto à Chanelle ce matin et elle m'a confirmé qu'on se retrouvait ici pour étudier.

C'est d'autant plus étrange que la porte du garage est ouverte et qu'il n'y a aucune voiture dans l'allée. Cela signifie que l'arbre est tombé après leur départ. Mais le garage serait alors fermé.

Subitement inquiet, mon ami sort son cellulaire et compose le numéro de sa petite amie. Les lèvres pincées, il me regarde en grimaçant et éteint son appareil.

— C'est sa boîte vocale.

Il enjambe le tronc et part en courant vers la maison. Il gravit à la hâte les marches et sonne à la porte, mais personne ne répond. Il s'impatiente.

— Allons voir dans le garage, puisqu'il est ouvert.

Contrairement au nôtre, l'endroit est propre et ordonné. Seulement, un escabeau est renversé sur le sol. Quelques outils, des débris de verre et une lampe de poche sont éparpillés autour. Francis ramasse la lampe.

— Elle est brisée. Il s'est passé quelque chose de bizarre ici.

— On dirait que des gens se sont battus.

Intrigué, je saisis le marteau, que je relâche aussitôt. L'outil rebondit bruyamment sur le plancher en béton et retombe sur le pied de mon ami.

— Fais attention, Raf! Qu'est-ce qu'il te prend?

La voix tremblante, je réponds:

— Le... Le marteau... Il est taché de sang!

Francis s'agenouille et inspecte l'outil de près, sans y toucher.

— Tu as raison. Quelqu'un s'est blessé.

Il devient subitement très nerveux et s'empare du marteau. Déterminé, il se dirige vers le fond du garage et me fait signe de le suivre. La porte qui communique avec l'intérieur de la maison est entrouverte.

— J'espère que n'est qu'un incident sans gravité et que Chanelle n'est pas blessée.

J'hésite.

— Attends. Et si ce n'est pas un accident. Celui qui a fait ça est peut-être encore sur les lieux. Ce n'est pas prudent d'y aller seuls.

— Je ne peux pas attendre, je veux savoir. Suis-moi !

Francis pénètre dans la maison. Saisissant une pioche de jardin accrochée au mur, j'entre à mon tour, terrifié à l'idée de ce que nous allons découvrir.

Mon ami monte d'abord à l'étage, pour vérifier si Chanelle est dans sa chambre. Elle n'y est pas et il ne détecte rien d'anormal. En silence, nous explorons les autres pièces, à la recherche d'indices. En haut, tout semble en ordre. Nous descendons lentement l'escalier, tous les sens en alerte.

Nous n'observons rien de suspect au salon ni dans la salle à manger, mais nous découvrons de nouvelles traces de lutte dans la cuisine. Un tabouret est renversé et il y a des morceaux d'assiettes cassées sur le plancher.

Angoissés, nous regardons autour de nous. Un bruit de pas retentit soudain, en provenance du garage.

— Il vient vers nous, me murmure Francis à l'oreille. Cachons-nous pour le surprendre quand il entrera dans la pièce.

— Tu es fou, il est sûrement plus grand et fort que nous. Nous n'avons aucune chance.

— Tu as une meilleure idée ?

Dissimulés à l'entrée du couloir qui conduit à la cuisine, nous écoutons les pas se rapprocher. Les doigts crispés sur le manche de ma pioche, je me prépare à me battre. J'ai tellement peur que mes mains tremblent. De son côté, Francis est armé de son marteau. Subitement, il me regarde, l'air affolé. Le plancher de bois craque à plusieurs endroits en même temps. L'homme n'est pas seul. Ça change tout, mais il est trop tard pour reculer. Nous nous ruons sur eux en hurlant aussitôt qu'ils pénètrent dans la salle.

Surprises et effrayées, les trois personnes poussent un cri. Tout aussi étonnés, Francis et moi baissions la tête en rougissant. Face à nous, Chanelle et ses parents nous fixent, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande la jeune fille, choquée. Vous êtes devenus fous ?!

SECRETS MORTELS

— Je suis désolé, c'est ma faute, répond Francis, sur un ton hésitant. J'ai cru que tu... enfin, que vous étiez en danger.

— Qu'est-ce qui vous a fait imaginer ça? demande madame Lacroix, intriguée.

— C'est à cause des traces de lutte et du sang sur le marteau. On a pensé que quelqu'un vous avait attaqués.

Madame Lacroix éclate de rire.

— Vous avez beaucoup d'imagination, les garçons. L'explication de tout ceci est bien plus simple. Hier soir, l'orage a provoqué un court-circuit, qui a dérégulé le mécanisme de la porte du garage. Elle ne ferme plus.

— Et ce matin, poursuit le père, je suis tombé de l'escabeau en essayant de la réparer. Je me suis blessé à la main. C'est pour ça qu'il y a du sang sur le marteau.

Rassuré, Francis pose l'outil sur le comptoir.

— Que s'est-il passé dans la cuisine?

S'emparant d'un balai, la mère de Chanelle commence à ramasser les débris :

— Je rangeais la vaisselle quand mon mari est tombé. Le bruit de la chute et le cri qu'il a poussé m'ont fait sursauter. J'ai lâché la pile d'assiettes.

— Je saignais beaucoup, conclut monsieur Lacroix en exhibant son bandage, alors, nous sommes aussitôt

partis pour l'hôpital, sans prendre le temps de nettoyer les dégâts.

— Comment vous avez fait pour sortir, avec l'arbre qui bloque votre entrée ?

— Il est tombé hier soir, avant qu'on rentre chez nous. Nous stationnons dans la rue, en attendant que les employés municipaux l'enlèvent.

Nous aidons les Lacroix à nettoyer et à remettre en ordre la cuisine et le garage. Puis nous descendons nous installer au sous-sol pour étudier, comme nous l'avions prévu. En sortant mes affaires de mon sac à dos, je m'aperçois que la poche arrière est déchirée. Francis a dû l'arracher lorsqu'il m'a agrippé pour éviter que le véhicule m'écrase. Je frémis en revoyant cette voiture foncer sur moi. Je l'ai échappé belle.



5

À la recherche d'indices

Je n'arrive pas à me concentrer. Pour le cours d'histoire, nous avons un travail de groupe à remettre que nous n'arrivons pas à finaliser. Chanelle a sélectionné beaucoup trop d'images. Nous avons de la difficulté autant à en faire le tri qu'à organiser notre présentation PowerPoint.

— Nous ne terminerons jamais ce devoir aujourd'hui si tu n'y mets pas du tien, Raphaël.

— Je sais. Seulement, la Guerre froide et la fin de l'Union soviétique, ça ne me passionne par vraiment.